

des premiers excréments et urines du bébé, puis elle alla enterrer le tout dans un lieu connu d'elle seule et de l'accouchée.

Après le dîner, le dieu Komo (9) sortit du bois sacré et vint s'exhiber dans la cour du père de Wangrin. C'était sa manière de recevoir l'enfant au sein de la communauté.

Le Komo annonça au père que son fils se singulariserait et brillerait dans la vie, mais qu'il n'avait point vu sa tombe au cimetière de ses ancêtres. Cette prédiction laissait entendre que Wangrin mourrait à l'étranger, loin du pays natal.

Wangrin fut élevé comme un bon fils de Bambara. Il se promenait nu, portant en bandoulière un petit sac en bandes de coton. Il portait, suspendue à son cou, une flûte taillée dans un morceau de bois sculpté. Au gré de ses vagabondages, il apprit à monter à cheval, à chasser à l'arc, à piéger les oiseaux et autres petites bêtes.

Il aidait son père à labourer son champ. Il puisait au puits de l'eau pour sa mère.

Il ne revenait jamais bredouille de la brousse et ramenait toujours quelque chose pour sa mère. Le moins qu'il pouvait lui offrir était un fagot de bois ou une charge de tiges de mil pour sa cuisine.

Nulle intimité ne régnait entre le père et l'enfant. Le père de Wangrin lui inspirait une grande peur. En sa présence, il perdait tous ses moyens et ne savait même plus reconnaître les objets qu'on lui présentait. Il considérait cependant son père comme l'homme le plus fort de la terre et était fier de se dire qu'un jour il serait aussi fort que lui.

Wangrin fut d'abord initié aux petits dieux des garçons non circoncis, Thieblenin et Ntomo, puis,

à son adolescence, à Ntomo-Ntori.

L'année même où il fut admis dans l'association du petit dieu Ntomo-Ntori, il fut réquisitionné pour être envoyé à l'établissement dit « Ecole des otages » (10).

Son pays fut le triste théâtre des longues guerres du conquérant Yorsam, qui luttait contre les habitants de Noubigou pour se tailler un empire, tandis que d'un autre côté il guerroyait contre les Français pour conserver les domaines conquis.

Les atrocités inutiles commises par Yorsam poussèrent les gens de Noubigou à ouvrir leurs bras aux conquérants français. Beaucoup de jeunes gens s'engagèrent dans les corps militaires constitués pour les indigènes. C'était l'armée des tirailleurs sénégalais.

La population avait juré « d'avoir » Yorsam et de le livrer aux Blancs. Elle ne devait y parvenir qu'après plus de quinze ans de guerre.

Les Français craignaient cependant un revirement possible de la part des chefs et notables du pays en faveur d'Yorsam, si jamais celui-ci obtenait le moindre avantage militaire sur les troupes françaises. Pour se garantir contre cette éventualité, ils créèrent l'Ecole des otages, à Kayes, où ils envoyèrent de gré ou de force tous les fils de chefs et de notables.

C'est dans cette école que fut envoyé Wangrin vers l'âge de 17 ans, ainsi que beaucoup d'autres jeunes garçons venus de tous les pays conquis ou alliés de la France du « Haut Sénégal et Niger », qui s'étendaient alors de Kidira à Zinder.

Le jeune Wangrin apprit rapidement à lire, à écrire, à compter et à parler correctement le français.

Tous les deux ans, il revenait en vacances à

Ninkoro-Sira, son village natal. Son père en profita pour le faire circoncire et initiateur au dieu Komo, ce qui lui conférait le statut d'homme. Dès lors, son père accepta de traiter en sa présence de problèmes secrets ou intimes, et parla clairement devant lui du symbolisme des masques, de la sexualité, etc.

Wangrin était fier d'être « Kamalen-Koro », un circoncis, mais également d'être un élève de l'École des otages. Il était également fier de ses habits d'écotier, et en particulier de ses souliers confectionnés par un cordonnier de France et de sa chéchia rouge et ronde, agrémentée d'un pompon en soie bleue.

Chaque départ en vacances était pour lui un événement mémorable, impatientement attendu. Tout le monde l'attendait à Ninkoro-Sira, et notamment les belles filles du village.

Il termina ses études dans les meilleurs délais et obtint son certificat d'études primaires indigène. C'était alors le plus haut diplôme qu'un autochtone des colonies françaises était autorisé à acquérir.

Ce parchemin, dont un coin était barré des trois couleurs de France, était une clef miraculeuse, un « sésame ouvre-toi ». En effet, les indigènes certifiés entraient dans les cadres subalternes de l'administration civile. Ils pouvaient devenir moniteurs de l'enseignement primaire indigène, commis de bureau, c'est-à-dire secrétaires chargés de recopier les correspondances et de les expédier, télégraphistes, infirmiers, etc.

Wangrin fut nommé moniteur, fonction réservée aux élèves les plus méritants, et sortit major de sa promotion.

Il exerça ses fonctions durant deux ans à la plus grande satisfaction de ses supérieurs, et notamment de l'inspecteur de l'enseignement. Pour le récompenser, il fut chargé de créer et de diriger une école à Diagaramba, capitale du Namaci, pays que les Français avaient repris aux chefs autochtones en 1893.

C'est dans cette belle et grande ville que devait commencer ses aventures.

A cette époque, Wangrin avait déjà adopté l'un des plus significatifs de ses pseudonymes, celui de Gongoloma-Sooké.

Dans la mythologie bambara, Gongoloma-Sooké était un dieu fabuleux que l'eau ne pouvait mouiller ni le soleil dessécher. Le sel ne pouvait le saler, le savon ne pouvait le rendre propre. Mou comme un mollusque, pourtant aucun métal tranchant ne pouvait le couper.

Les éléments n'avaient aucune prise sur lui. Il n'avait jamais ni chaud ni froid. Il ne dormait que d'un oeil. Pour cette raison, la nuit avait peur de lui et le jour s'en méfiait.

Il épousa simultanément l'aurore et le crépuscule. Il fit bénir son union par Ngoson, le scorpion, l'un des plus vieux patriarches de notre terre.

Pour le soleil, Gongoloma-Sooké était lunaire et pour la lune, il était solaire. Il profita de cette confusion pour instaurer entre les deux astres une dissension symbolisée par « Kalomina », l'éclipse, méfait dont il accusa le chat d'être le coupable (11). Il se servait en outre de l'obscurité de l'éclipse pour semer la terreur dans le cœur des « hadama-denw », ou fils d'Adam.

Gongoloma-Sooké était également le berger des

mis quelques années seulement pour anéantir les armées du pays et assujettir tous les rois et leurs sujets.

Aussi, quand un homme apparaissait coiffé d'un casque colonial, fût-ce un vieux casque sale et défoncé, on ne pensait qu'à une chose : aller chercher poulets, œufs, beurre et lait pour les offrir à « Monsieur Casqué », comme en offrande conjuratoire contre les malheurs pouvant découler de sa présence.

En effet, au lendemain de la conquête, seuls les Tubabulen, « blancs-blancs » nés en France, et les Tubabu-fin, « blancs-noirs » africains devenus auxiliaires immédiats et personnel domestique des premiers, pouvaient porter le casque. C'était un emblème de noblesse qui donnait gratuitement droit au gîte, à la nourriture, aux pots de vin et, si le cœur en disait, aux jouvencelles aux formes proportionnées pour les plaisirs de la nuit. Les Messieurs Casqués aimaient fort, en effet, se réchauffer à la chaleur féminine qui ne brûle pas et cependant revigore.

Dans la ville même de Diagaramba, les casqués étaient considérés et même respectés, mais la grande ombre du roi Bouagui planait encore. Elle empêchait les casqués de se livrer à des excès qui, ailleurs, étaient devenus monnaie courante pour eux.

Qui était donc le cavalier casqué arrivant ce matin-là ?

C'était le nouveau moniteur de l'enseignement dont l'affectation à Diagaramba avait été annoncée au commandant de cercle par le « fil de fer » (13) il y avait un mois. On savait que c'était un Bambara, né à Ninkoro-Sira, un gros village du pays de Noubigou.

Il avait fait l'école de Kayes et y avait si bien, parait-il, appris à parler la langue française que, lorsqu'il s'exprimait dans ce dialecte de mange-mil (14), les blancs-blancs eux-mêmes, nés de femmes blanches de France, s'arrêtaient pour écouter.

Il ne fallait pas, disait-on, moins de dix ans pour apprendre, imparfaitement d'ailleurs, les gestes support du parler français, dont voici les plus caractéristiques : tendre de temps à autre le cou en avant ; tantôt écarquiller les yeux, hausser les épaules, froncer les sourcils ; tantôt tenir les bras en équerre, paumes ouvertes ; croiser les bras sur la poitrine et fixer son interlocuteur, imprimer à ses lèvres des moues diverses ; tousoter fréquemment, se pincer le nez ou se tenir le menton, etc. Ignorer comment ces gestes se combinent pour souligner les mots que la bouche égrène, c'est tomber dans le ridicule dit de « vieux tirailleur ».

Ce ne pouvait être le cas de Wangrin, premier moniteur de l'enseignement de Diagaramba.

Quand le convoi de Wangrin arriva à la hauteur d'Eldika, tout le monde, marabouts et manants, se leva en signe de respect mêlé de curiosité et salua à haute voix le voyageur matinal. On lui souhaita bonne arrivée et agréable séjour à Diagaramba.

Wangrin prit-il subitement conscience de son importance ou bien la coutume des blancs-blancs, à laquelle il était rompu, prit-elle le dessus sur lui ? Quoi qu'il en fût, au lieu de répondre à la manière africaine, il se contenta de lever sa main droite, au poignet de laquelle pendait une lanterne en peau d'hippopotame, l'abaissant ensuite rapidement. Il répéta ce geste à plusieurs reprises, l'accompagnant chaque fois d'un mouvement hautain de la tête. A

la vérité, Wangrin était aussi à son aise pour répondre « à l'euro péenne » que l'aurait été un blanc-blanc ayant sucé le lait tiède d'une blanche bien née de France.

C'est ainsi que Wangrin traversa pour la première fois la ville de Diagambara. Il se dirigea droit vers Hintsî, quartier situé derrière le Maayé, rivière caractérisée par une grande poche d'eau appelée Iwaldo, « Celle qui gronde », et désignée plus tard sous le nom de « Mare aux caïmans sacrés ».

La rivière Maayé, que les chanteurs peuls avaient baptisée par mignardise « Maayel », était aussi populaire qu'Eldika et Telerké, et ce dans toute la région formant ce qu'il est convenu d'appeler la « boucle du Niger ».

Hintsî était la résidence de Diko-Lomi, qui fut un brillant chef de guerre au temps d'El Hadj Omar, d'abord, puis sous le règne de son successeur.

Lorsque Diagambara fut entourée d'une immense muraille de protection appelée « tata », Diko-Lomi refusa d'habiter à l'intérieur de cette enceinte. « Jamais plus, dit-il à son roi, on ne m'assiègera comme nous le fûmes jadis à l'intérieur de Hamdou. » Diko-Lomi traversa donc le Maayé et s'en fut fonder, sur la rive gauche, le quartier de Hintsî.

A la prise de Diagambara en 1898, le roi Bouagui s'installa dans le palais à l'intérieur du tata, tandis que les troupes françaises allaient occuper le quartier de Hintsî, qui devint plus tard la Résidence française.

Parvenu à Hintsî, Wangrin se présenta à la Résidence. Il fut très rapidement reçu par le commandant de cercle.

Le personnel civil de l'administration habitant Diagambara-ville, une concession entière y fut mise

à la disposition de Wangrin. Tout y était déjà prêt, à la diligence de Maabo Sammyalla, l'agent du roi Bouagui chargé des logements et du ravitaillement.

Le roi Bouagui était un fin politique. Il savait recevoir largement les étrangers et rendre leur séjour agréable, tant qu'ils ne se mettaient pas en travers de sa route. Il fut donc le premier à envoyer à Wangrin le mouton et les noix de cola traditionnellement offerts aux hôtes de marque.

Le cadeau fut apporté par un jeune griot de la famille royale, nommé Kountena.

La deuxième personne à recevoir Wangrin à son arrivée fut Lakim Fal, fils aîné du roi Bouagui. Lakim Fal, ancien roi lui-même destitué par les Français, avait été mis en résidence obligatoire auprès de son père à Diagambara. Grâce à son intelligence et à ses nombreuses aptitudes (il fit construire et réaliser de nombreuses routes aujourd'hui encore en état), il avait réussi à se tailler une place dans le royaume de son père, contre le gré du résident français qui avait reçu du Haut commandement l'ordre de le tenir en veillesse et soigneusement à l'écart du commandement du pays. C'était là une manière astucieuse d'ôter au prince toute velléité de remplacer un jour son père.

Lakim Fal, toujours par l'entremise de Kountena, envoya à Wangrin un gros mouton en guise de cadeau de bienvenue.

Depuis lors, Wangrin s'attacha Kountena. Il avait besoin de ce jeune griot, bien introduit dans toutes les grandes familles du pays.

Après s'être installé et reposé durant deux jours, Wangrin vint à nouveau se présenter au bureau du commandant de cercle, où il devait recevoir les

instructions du commandant avant de commencer son travail.

Wangrin avait pensé qu'il serait introduit aussitôt qu'arrivé. Mal lui en prit. Un homme vêtu de blanc et dont les doigts de la main gauche étaient chargés de grosses bagues en argent se porta au devant de Wangrin. Il lui sourit largement et lui dit : « Bonjour Moussé Lekkol (15)! Toi faire bon voyager ? »

Qui était donc cet homme habillé comme un roi et qui parlait si familièrement aux visiteurs, puis leur indiquait une place afin d'y attendre d'être reçu par le commandant? C'était le Dalamina, le « répond-bouche » du commandant ou, pour parler plus clairement, l'interprète.

Il n'était pas allé à l'école comme Wangrin. Il parlait le « foroffon naspá », ou français du tirailleur. En « foroffon naspá », les verbes n'avaient ni temps ni mode et les noms, prénoms et adjectifs, ni nombre ni genre.

L'interprète serra énergiquement la main de Wangrin, puis lui montra un banc et lui dit : « Moussé Lekkol, poser ici, attendre commandant peler toi (16). Tu froid ton cœur (17), commandant lui pas pressé jamais. Cé comme ça avec grand chef. »

Outré de voir ainsi maltraiter la belle langue française, Wangrin alla s'asseoir sans grand enthousiasme.

Après une heure d'attente, on entendit appeler : « Planton! »

Un garde, qui portait une vareuse bleu marine, un pantalon de treillis blanc, des bandes molletières bleues, des sandales à la romaine et une grande chéchia rouge écarlate avec gland, se leva comme

s'il était éjecté par un ressort invisible. Il courut, bien que la distance qui le séparait de la porte d'entrée du bureau du commandant fût minime. Il ajusta l'épais ceinturon de cuir jaune qui sanglait sa taille. Il se mit au garde-à-vous et, tout en exécutant un impeccable salut militaire, il s'écria : « Présent, ma commandant! »

Wangrin entendit le commandant questionner : « Tout le monde est-il là? » Sans se soucier de quel monde il s'agissait, le planton répondit machinalement : « Tout le monde y en a là jusqu'à nouvel Moussé Lekkol. »

« Interprète! » cria le commandant. Aussi agile que le planton, l'interprète s'élança vers le bureau. Il s'arrêta à la hauteur du planton qui était resté figé dans sa position de « salut au drapeau ». Il fit une révérence si profonde qu'un récipient aurait pu tenir en équilibre sur son dos, puis s'écria : « Voilà moi, ma commandant!

— Fais entrer les gens un par un, répliqua le maître de l'heure. »

L'interprète se releva et appela : « Moussé Lekkol! » Le commandant l'interrompit : « Non, celui-là passera le dernier. »

Wangrin eut froid dans le dos. Il comprenait très mal que lui, le nègre le plus lettré du cercle, fût le dernier là où tout le désignait pour être le premier. Il se consola en se rappelant les paroles d'un prêtre barbu de la mission catholique de Kayes. Les petits élèves de l'école des otages et de l'orphelinat des métiers assistaient en effet à la messe chaque dimanche, les premiers pour recevoir bons et friandises que les prêtres distribuaient parfois à leurs catéchumènes, les seconds parce qu'ils

y étaient obligés. Le catholicisme était en effet considéré comme la religion officielle de leurs pères, bien que ceux-ci fussent considérés comme « *inconnus* » par l'état civil.

Ce prêtre barbu avait déclaré un jour : « Réjouissez-vous mes enfants. Jésus notre Dieu, Seigneur et sauveur, a dit : « Les premiers seront les derniers, et les derniers seront les premiers. » Pour Wangrin, la promesse de Jésus venait de s'accomplir, à son égard tout au moins. Il se demanda s'il ne devrait pas, à l'avenir, réviser ses préjugés défavorables à l'égard de la religion chrétienne.

Comme tous les élèves de l'École des otages, Wangrin avait eu coutume, en entrant dans l'église, de faire le signe de la croix en prononçant une formule spéciale et quelque peu sacrilège. En effet la traduction correcte en bambara de la formule sacramentelle :

Au nom du père,
du fils
et du Saint-Esprit
Ainsi soit-il.

aurait dû être :

Faa
ni den
ni hakili-senu
i togo la amen.

Mais les élèves qui étaient tous fils d'animistes ou de musulmans, avaient malicieusement inventé la formule suivante, qu'ils murmuraient en faisant le signe de la croix :

Naa keera min ye
nne
nin
taa-la.

c'est-à-dire :

Quoi que ce soit,
moi,
ma participation
n'y sera.

Pendant que Wangrin était ainsi tout à sa méditation, les demandeurs et les défenseurs s'engouffraient à tour de rôle dans le bureau du commandant par une porte et en ressortaient par une autre située à l'opposé.

Le commandant tranchait séance tenante certaines affaires et en renvoyait certaines autres devant les tribunaux indigènes. Les plaignants venaient pour les motifs les plus divers : affaires de femme, discussion autour d'un terrain de pâture ou à propos d'un puits, plainte déposée par le chef de canton ou contre lui, dégâts commis dans les champs, dettes, etc. Ce qui irritait le plus le